

Mes meilleurs amis

Jean-Philippe Martel

Numéro 64, printemps 2016

L'amitié au temps de Facebook

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82358ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martel, J.-P. (2016). Mes meilleurs amis. *L'Inconvénient*, (64), 10–12.

MES MEILLEURS AMIS

Jean-Philippe Martel

Mes meilleurs amis sont ceux qui me dérangent le moins. Voilà ce que je me dis en parcourant mon fil d'actualités Facebook : mes meilleurs amis sont ceux qui partagent des vidéos de gars saouls morts qu'on réveille avec du *death metal* dans le tapis, ceux qui relaient des photos de chats regardant un mur ou des captures d'écran tirées du *deep-fried web*. Je sais déjà trop bien que le monde est pourri ; je n'ai aucun besoin d'apprendre que les libéraux parlent maintenant de relance plutôt que d'austérité pour m'en convaincre, ni de lire les commentaires publiés dans le blogue de Richard Martineau pour me faire une idée de l'indigence morale, intellectuelle et émotive de mes contemporains. Mes meilleurs amis l'ont compris, qui ne commettent jamais le faux pas de se prononcer sur un « sujet brûlant » ou d'exprimer leur opinion sur le nouveau Colisée ou sur le prix du gaz par trente degrés sous zéro.

Je me souviens pourtant d'une époque où les réseaux sociaux me semblaient remplis de promesses. Les gens continuellement reliés les uns aux autres – plus d'exclus ni de maîtres –, l'idée de communauté entièrement repensée, la société délocalisée, émancipée de son rapport à la géographie, et l'art libéré de ses supports matériels traditionnels ; toute la culture affranchie de ses modes de diffusion anciens. Mais rien n'est arrivé, que du vieux, que du pareil, en format interplanétaire. Until réapparaissait à la faveur d'un voyage en Europe ; il avait « fait l'Italie en trois jours » et en rapportait 859 photos. Nous étions conviés à la séance de présentation de ses diapositives, comme dans *Les voisins*. Pour avoir la paix, nous disséminions nos *likes* équitablement entre son épouse et lui ; son enfant, dont nous n'avions jamais vu d'exemple plus repoussant, récoltait au passage quelques

clics de sympathie, sinon de pitié. Une autre était allée se saucer à Cayo Coco ou Cayo Largo, ou bien c'était à Santa Cruz ou Santa Lucia, ça n'avait pas d'importance, de toute façon c'était toujours les mêmes muscles, les mêmes bikinis et les mêmes cocktails sur fond de sable blanc, de ciel azur et de mer turquoise ; toujours les mêmes sourires et la même soft-pornographie amicale, la même joie de merde.

Passé le seuil des 300 contacts, personne n'a plus le temps ni l'énergie de s'investir dans la vie des autres, personne n'est capable de s'attendrir devant la dernière photo de famille, la première dent, la fée des étoiles ; personne ne s'intéresse plus aux commentaires sur la routine du dodo ou sur l'ennui, l'ennui mortel qui te prend soudainement et t'empêche de respirer, seul devant ton écran comme je le suis devant le mien, va te faire soigner, il y a des gens pour ça. Moi-même, je ne poste plus de photos qu'avec la plus grande parcimonie – instantanés de mes stages en milieux culturels défavorisés, destinés à faire sourire ceux et celles avec qui je partage les mêmes références et qui se reconnaîtront, au deuxième degré, dans ces images. Et je ne m'exprime plus que par citations sibyllines, saisies dans la rue ou le métro, faisant entendre une langue vernaculaire dont mes amis, je l'espère, goûteront toute la simplicité folklorique, tout le déphasage par rapport à notre langue à nous, et à la vision du monde qu'elle charrie. Enfin, j'ai presque entièrement renoncé aux mots d'esprit, aux contrepèteries et aux calembours, c'est une question de temps avant que j'arrête tout à fait. Quant à parler de moi, à raconter ce que je fais, à dire ce qui me passe par la tête, ce à quoi il m'arrive encore de rêver, il en est hors de question, depuis au moins 2013.

Mes meilleurs amis sont ceux qui me dérangent le moins,

et j'aimerais autant ne pas être trop déplaisant moi non plus. Alors je me tais, je m'efface, me masque et disparaiss.

•

C'était l'hiver 2010-2011, l'âge d'or des médias sociaux et de Facebook en particulier. Les Arabes se soulevaient contre leurs maîtres ; la Tunisie, l'Égypte, la Lybie semblaient s'ébrouer après un long sommeil, semblable à celui qu'on suppose aux gens durs à la peine. Malgré les interdictions, les protestataires se rassemblaient au Caire, à Sanaa, à Tunis, Casablanca, Alger et El Beïda, et ce, grâce à Facebook, grâce à Twitter, et nous étions là nous aussi, observant ce monde en mouvement à travers la caméra de leurs téléphones portables. Puis, des hommes et des femmes ont occupé la Bourse de New York et, cette fois, j'y ai cru, pendant un moment j'y ai vraiment cru. Il se passe quelque chose, que je me suis dit,

ses échos dans le monde, en restait comme fascinée, extatique.

Et sur Facebook aussi, la bataille faisait rage. Des groupes avaient été créés ; des mêmes étaient produits, qui représentaient Jean Charest en prince Jean, Line Beauchamp en Gollum et Michelle Courchesne en Michelle Courchesne. Dans l'autre camp, on riait des Léo Bureau-Blouin, Martine Desjardins et Gabriel Nadeau-Dubois, la couche au cul. Et nous débattions ; jamais nous n'avions tant débattu. Cependant, les imbéciles de l'autre côté n'étaient pas parlables, il fallait crier, insulter, se battre, et puis les dés étaient pipés d'avance, alors comme bien d'autres j'ai commencé par masquer certains contacts, dans certains cas plus sévères j'ai cliqué sur « supprimer de ma liste d'amis », ça m'a fait du bien, à toutes et à tous, ça nous a fait un bien immense, sans le rappel constant des gens de mauvaise foi, des loups qui se prenaient pour des brebis et des brebis qui se prenaient pour des loups, de celles

Je me souviens pourtant d'une époque où les réseaux sociaux me semblaient remplis de promesses. Mais rien n'est arrivé, que du vieux, que du pareil, en format interplanétaire.

cette fois c'est vrai, il va se passer quelque chose, et à leur tour les étudiants sont sortis dans les rues de Montréal, de Sherbrooke et de Gatineau, et les familles les ont suivis, avec leurs carrés rouges et leurs casseroles, il faisait beau, si beau ce printemps-là, je n'en croyais pas mes yeux, je rêve, je me disais, et bien sûr j'avais raison, j'ai presque toujours raison : je rêvais.

Notre gouvernement était si corrompu que le premier ministre, dans un lapsus terrible, parlait à la télévision d'« industrie de la corruption ». C'était #lolpaslol. Puis les rats qui écrivent au *Journal de Montréal*, à *La Presse* et ailleurs ont fait leur sale travail de rats, et des gens dont nous avons même perdu le souvenir sont sortis de terre pour prendre la parole et clamer leur désir de soumission, qu'ils prenaient pour leur droit au profit personnel, et vociférer leur haine de tout ce qu'ils méconnaissaient et qui était incommensurable. Jamais je n'aurais cru qu'on pouvait autant mépriser les artistes, la culture, le savoir, la science, la langue française, jamais je n'aurais cru qu'une telle chose favorise et soutienne les politiques officielles d'un pays comme le nôtre, excusez-moi, je voulais dire « une province ». Mais soudainement ces gens sentaient l'air frais sur leur peau, le soleil froissait leurs yeux de taupes ; le son de leur voix les surprenait eux-mêmes et ils y prenaient goût, il n'était plus question de retourner dans leurs trous. Nous n'avions jamais cru leurs discours possibles, mais ils l'étaient, le pouvoir les flattait, la majorité silencieuse parcourue de grands spasmes régurgitait sa barbarie et, découvrant

et ceux qui appelaient à plus de nuances mais qui nuançaient toujours du même bord, ou qui passaient par la caricature pour le faire, nous nous sentions mieux, pendant un moment nous étions effectivement mieux, peut-être même meilleurs.

L'ordre, comme d'habitude, s'était remis de lui-même autour des choses.

•

L'hiver dernier, des scientifiques ont découvert un animal marin ressemblant à un dinosaure, la vidéo était partout. J'ai aussi vu une adolescente dans un habit de mascotte ; elle échappait une affiche par terre, tombait en essayant de la ramasser et restait comme ça sur le dos, incapable de se relever à cause de son déguisement. J'ai ri pendant dix bonnes minutes, d'un beau rire franc comme je n'en avais pas connu depuis longtemps. Puis, une amie a relayé un article dans lequel on apprenait que les magasins Target se retiraient du marché canadien ; 17 600 employés se divisaient un montant de 70 millions de dollars, ce qui correspondait à peu près au montant que le seul PDG allait toucher en indemnités, bien qu'en tant que patron il puisse passer pour le principal responsable de cette débâcle. La fille en était tout indignée, comme si c'était nouveau, comme si nous pouvions y faire quoi que ce soit. Lance une pétition Avaaz, que je me suis dit, ça va nous donner une raison de te fluser. Heureusement, j'ai ensuite aperçu un lien qui renvoyait aux images des



**Mauricio
Segura**

OSCAR

© Martine Doyon



LA MAGIE DU JAZZ!

« Un livre enchanteur. Un roman léger comme le swing, la musique qui l'a inspiré, écrit avec un doigté aérien et virevoltant. »

Josée Lapointe, *La Presse+*

« Une sorte d'improvisation sur la vie du compositeur d'*Hymn to Freedom*, ponctuée de riffs spectaculaires dans une écriture flamboyante. »

Stanley Péan, *Les Libraires*

Roman • 240 pages • 22,95 \$
PDF et ePub: 16,99 \$

Boréal



www.editionsboreal.qc.ca

robes les plus laides de la cérémonie des Oscars ; j'ai cliqué, c'est toujours drôle de se moquer des vedettes. Puis, il y a eu cette affaire de robe bleu et noir, ou blanc et or, ça m'a intéressé pendant dix minutes, mais, à la onzième, un gars avec qui je suis allé au secondaire a demandé à son réseau de quelle couleur était la robe et j'ai complètement débarqué. Tu sais qu'une histoire est usée à la corde quand un fan de *La voix* la relaye sur Facebook. Une heure plus tard, une autre amie partageait la nouvelle concernant l'abandon des poursuites de la Ville de Montréal contre les contrevenants au règlement P-6 ; elle n'en reviendrait donc jamais ? De la politique, des opinions, des revendications, il y a des endroits pour ça. Je l'ai masquée.

J'ai plus de 520 amis Facebook. Là-dessus, moins de 150 dont je lis encore les commentaires, soit que j'ai supprimé les autres, soit que les algorithmes de Facebook s'en sont chargés pour moi, Dieu merci. Il m'en reste une douzaine que je fréquente dans la vraie vie, ceux-là ne sont pas toujours drôles : l'un d'eux en particulier a tendance à perdre ses emplois, ses blondes, ses cheveux, il est abonné au malheur et moi, semble-t-il, à ses lamentations.

De temps en temps, il m'appelle, et moi, n'osant pas le filtrer à la source, je réponds, puis je l'écoute me raconter ses mésaventures et j'essaie de lui remonter le moral. La dernière fois, je lui ai parlé de cette vidéo où on voit une fille en habit de mascotte, puis je lui ai envoyé le lien, mais il a dit : C'est comme moi (il pleurait presque), je tombe tout le temps, on dirait que je suis pris dans un rôle et que personne ne m'aide jamais. Au moins, j'ai répondu, personne ne te filme, mais ça ne l'a pas amusé, il est vraiment au bout du malheur, celui-là, impossible à fréquenter.

Il faut dire qu'il a récemment perdu son emploi. Alors, comme les autres, il s'en prend au gouvernement, il en parle même sur Facebook, Maudits libéraux de merde ! Quand Couillard a dit que l'austérité n'était pas une raison d'être morose, il a failli exploser. Je le verrais bien perdre sa job, lui ! il a écrit sur son mur, puis il s'est *auto-liké*, un manquement grossier aux règles les plus élémentaires, et a commenté son propre statut en majuscules, AH NON PAS GRAVE SON ARGENT EST CACHÉ AUX BAHAMAS PIS EN ARABIE SAOUDITE ! C'est difficile, sans étiquette. Il faudrait l'éduquer, ou le masquer, je ne sais pas. Le problème, c'est qu'on ne peut pas éviter tout le monde. Après trois rendez-vous chez le dentiste et dix-sept obligations professionnelles, les excuses commencent à manquer. En plus, avec la mention « vu », maintenant, sur ses messages, pas moyen de se défilier. J'ai connu des inimitiés moins irritantes que ça.

Il me parle et me raconte qu'il voudrait que les gens soient plus humains, que les gouvernements soient moins corrompus, je l'écoute d'une oreille inattentive, ses vœux sont si ordinaires, si banals, d'ailleurs j'ai les mêmes, la différence c'est que moi, je n'en fais pas tout un plat. Comme mes meilleurs amis, j'essaie de ne pas déranger les autres, je ne donne pas ma souffrance en spectacle, je la tais, l'efface, me masque et disparaiss. ■